ni la majesté du trône, ni l'inviolabilité des lois, ni la sainteté des autels, s'arrêteraient-ils devant l'antiquité du latin ? n'était-ce pas, d'ailleurs, un de ces aristocrates qu'il fallait mettre à la raison ! un représentant de ce passé sur lequel on avait hâte de passer l'éponge ou la guillotine ? Par bonheur, il trouva deux défenseurs avec qui il fallait compter. Mirabeau le prend sous sa protection ; le versatile Talleyrand en fait l'éloge. Vainement, du haut de la Montagne, Romme et Lakanal hurlent contre ce privilégié « qui étouffe impunément » l'intelligence et l'âme naissante des enfants » et forme de « pédantesques nullités. » Le latin restera dans les études, mais réduit à la portion congrue. Peu de thème,

Ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où nous vient tout le mal.
On le lui fit bien voir.

Au nom de la liberté, on pourra se servir de traductions. Mais la Montagne triomphe ; de défaite en défaite, de recul en recul, le latin quitte enfin le champ des études ; et bientôt le chimiste Fourcroy sonne la victoire avec des accents qui eussent ravi les applaudissements de nos écoliers : « Arrière ! ces méthodes gothiques qui se bornaient presque à rassasser, pendant de longues années, les éléments d'une langue morte..... Les jeunes gens n'auront plus à pâlir sur leurs rudiments. Au lieu de faiseurs d'amplifications et de présomptueux bavards que nous étions en sortant du collège, nos jeunes gens auront l'esprit meublé de connaissances. »

Comme il disait ces mots, du fond de l'horizon
Accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que *la Corse* eût porté jusque-là dans ses flancs.